

MARGUERITE YOURCENAR : L'ITALIE DE *DENIER DU RÊVE* ET SES PROFONDEURS

par Gabriel MAES (Lokeren)

Le plan de travail qui d'abord a présidé à ma recherche était de comparer à Marguerite Yourcenar, puis de lui opposer, deux contemporains, Lanza del Vasto (° 1901) et Simone Weil (° 1909), tous trois ayant eu en gros des bases de départ assez comparables, à savoir l'humanisme classique, libéral, agnostique d'une certaine bourgeoisie, façon III^e République française, tous trois aussi ayant fréquenté et percé à jour le fascisme aux premiers temps de leur âge d'homme. Et de suivre leurs divergences à partir du moment où les deux derniers, à la faveur d'une dramatique expérience intérieure ressentie comme une irruption libératrice du transcendant, trouvèrent très différemment l'un de l'autre une issue à ce qu'ils perçurent comme un blocage dans l'immanence. Mil neuf cent trente-trois est aussi pour Lanza del Vasto, et à Rome, une année décisive. Il y largue les amarres : son retour au pays a été un échec.

Même si elle n'est venue en Italie que quelques années après, Simone Weil, elle, s'était de longue date déjà colletée avec les deux totalitarismes du siècle et elle savait ce qu'il en est du rêve et de la réalité¹ chez les uns et les autres. Détaché de sa réflexion politique, ce thème persistera avec force dans toute son œuvre ultérieure, comme un point de premier ordre pour quelqu'un qui voulait n'avoir qu'une patrie : la vérité, et y adhérer de toute l'âme. Leur pensée et leur vie à tous deux se réorientèrent dès lors au cours même de cette confrontation avec le totalitarisme, tandis que Marguerite Yourcenar se maintenait sur le seul solide qui tint pour elle, celui d'une immanence assumée avec courage et lucidité contre les vents et marées de tous les rêves.

Les matériaux bientôt pléthoriques de ma recherche, et pour la seule Marguerite Yourcenar déjà, se sont révélés, même à l'amateur que je

¹ Empruntée à l'Ajax de SOPHOCLE, vers 477-478, l'épigraphe dont elle somme « Perspectives. Allons-nous vers la révolution prolétarienne ? », son article paru dans *La Révolution prolétarienne* du 25 août 1933, vise il est vrai les rêveurs de gauche, son bord à elle : « Je n'ai que mépris pour le mortel qui se réchauffe d'espérances creuses ».

*suis, incompatibles avec les limites de temps prudemment imposées aux intervenants de ces journées. Qui trop embrasse, mal étreint. Aussi ai-je pris mes ciseaux pour me mettre en règle avec vous, au prix, il est vrai, de l'indélicatesse d'une tromperie sur la marchandise annoncée, dont je vous prie de pardonner la coupable étourderie. Et à celui d'une trop grande sobriété dans l'attention accordée à chacun des personnages de *Denier du rêve* en particulier. Je m'en tiendrai donc plutôt ici à résumer ce que m'ont appris quelques-uns d'entre eux sur l'épanchement délétère de leurs rêves dans leur vie réelle, d'emblée averti de ce que le plus inquiétant dans le terrifiant du fascisme, qui passe, c'est sans doute ce penchant tragique, pernicieux et comme invincible des hommes à vainement rêver contre la mort, contre leur mort, qui lui, ne passe pas.*

Je n'ai pu lire *Denier du rêve*, à commencer par ce qu'en dit d'entrée l'auteur elle-même², sans être saisi par l'évidence croissante que cette succession de tableaux et de personnages sertis à s'y tromper dans l'Histoire et artificieusement reliés par le passage du maigre *denier*³ témoin, révèlent dans leur surimpression un thème ontologique unique, dont ils sont, dans leur répétition lancinante, les variations trop désespérément reconnaissables. Attentive à différencier ses personnages en romancière de métier autant qu'à rendre en témoin sensuel le son, la couleur et jusqu'à la saveur et à la senteur de ce moment romain de l'histoire italienne, Marguerite Yourcenar ne démasque pourtant le fascisme que pour mettre en lumière l'amère vérité de l'homme universel et de son monde. Sous la surface des *choses* de la politique ou *de la foi*⁴, si tributaires à la fois de l'impermanence propre à l'Histoire et des banalités d'un quotidien

² Principalement dans *OR* (impression de 1982), p. 161-165 et dans *YO*, p. 77-84.

³ Les « dix lires en argent » (*OR*, p. 171) du *denier* procustéen qui de chapitre en chapitre passent des mains d'un personnage de *DR* à l'autre équilibrent tout au long de la chaîne l'offre et la demande. Calqué sans doute au départ sur *denaro* qui désigne le plus communément en italien l'argent monnaie, le mot français *denier*, vaguement chargé de connotations d'Église, ou fiscales, a la discrète patine, à la fois symboliquement valorisante et financièrement démonétisante, d'un usage qui n'est plus. Il l'est même si peu que lorsque dans *Un homme obscur* elle inverse le sens de cette fatalité étymologique, Marguerite Yourcenar s'y brûle les doigts en employant à contresens « le denier seize » et « le denier dix » (*ibid.*, p. 953). Elle est plus heureuse ici en mettant universellement en valeur, par un moyen à la fois lexical et romanesque, le faible montant que la plupart de ses personnages sont prêts à déboursier pour s'acquitter du prix de leur rêve et en soulignant tout en même temps la pauvreté des rapports humains qu'exprime répétitivement la valeur de la modeste piécette. C'est que dans leur solitude crispée (*OR*, p. 162) les humains sont décidément durs à la desserre dès qu'il s'agit de se donner aux autres.

⁴ *OR*, p. 180.